Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte

Band: 9 (1959)

Heft: 4

Artikel: Aspects de la vie des étudiants vaudois à l'époque du retour de vinet à Lausanne (1837)

Autor: Grin, Edmond

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-79680

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

an der Bachofen mit seiner kosmischen Deutung großes Gefallen gefunden hätte, habe ich vor bald dreißig Jahren (Archaeologiai Értesitö 1930, 74ff., und Archiv für Rel.-Wiss. 30, 271) veröffentlicht. Ihn hätte aber auch der andere Kontext erfreut, der durch die Anbringung der Szene der glorreichen Wiederkunft und Fahrt aus der Unterwelt nach dem Himmel an einer Aschenurne zustandekam[4]. Auch dieser sepulchrale Kontext ist sinnvoll genug: keine philosophische Lehre spricht er aus, doch er lehrt durch das göttliche Geschehen, durch das mythologische Vorbild.

ASPECTS DE LA VIE DES ÉTUDIANTS VAUDOIS A L'ÉPOQUE DU RETOUR DE VINET A LAUSANNE (1837)

Par Edmond Grin

Il y a un certain nombre d'années, nous avons été amené à fouiller les archives de la section vaudoise de la Société de Zofingue. Nous y avions découvert bien des détails intéressants concernant la vie estudiantine lausannoise voilà quelque cent-vingt ans. A cette époque en effet la Société de Belles-Lettres[1] était encore une société exclusivement gymnasiale. Parler de la Zofingue d'alors[2], c'est parler des étudiants lausannois en général.

Cette première remarque appelle un complément: jusqu'à 1837 l'Académie avait été essentiellement une école destinée à préparer des pasteurs pour l'Eglise du Pays. Plusieurs des quatorze chaires de professeurs ordinaires prévues par la loi du 26 mai 1806 sur l'instruction publique — notamment celles de médecine — étaient demeurées vides, faute de maîtres

[4] Die Askos-Form, bei der Schefold (bei Meuli im Nachtrag, S. 494, 4) mit Recht zunächst an der ursprünglichen Bedeutung des Gefäßnamens, «Tierfell, Weinschlauch aus Tierfell» festhalten will, ist durch die dargestellte Bewegung gegeben: in Tierfellschlauch wird der Wein auf dem Rücken von Tragtieren transportiert. Jenen besonderen Aspekt der großgriechischen Religiosität, der durch dionysische Atmosphäre gekennzeichnet wird und der Bachofen sehr ergriff und beschäftigte, stellte meine Besprechung in der Basler National-Zeitung, 26. März 1959, «Canusische Reise mit J. J. Bachofen», in den Vordergrund.

[1] La Société de Belles-Lettres, fondée en 1806, groupait alors des adolescents de 14 à 16 ans, élèves de «l'auditoire de belles-lettres», antichambre de celui de philosophie.

[2] La Société suisse d'étudiants de Zofingue fut fondée dans la ville de ce nom (canton d'Argovie) en 1819. La section vaudoise de cette Société date de 1820.

et faute d'élèves[3]! Si donc, tout à l'heure, nous parlons presque exclusivement d'étudiants en théologie, nous n'en donnerons pas moins une image de l'ensemble des étudiants de la *Schola lausannensis*.

Il nous paraît sage de commencer par redire en quelques mots qui furent ceux dont nous rappellerons un peu plus loin les tendances religieuses, intellectuelles et «civiques». Cela fait, il sera plus intéressant de les entendre parler au sein de leur cercle d'étudiants. Leurs travaux, leurs dicours, leur correspondance avec leurs camarades d'autres villes de la Suisse nous renseigneront de façon directe et vivante sur les préoccupations de la jeunesse académique d'il y a cent ans.

La génération née dans les années 1810 à 1820 a compté une pléiade d'hommes distingués, à l'intelligence brillante et au cœur largement ouvert. Durant leurs études ils ont marqué dans l'existence de leurs condisciples; plus tard ils ont laissé un sillon profond dans la vie du pays vaudois, ou à l'étranger.

Par respect du droit d'aînesse, nous citons d'abord Charles Baup. Né en 1811 — de quatre ans l'ainé de Charles Secrétan, donc — il prit, nous le verrons, une part active à la vie zofingienne. S'il ne fut jamais l'élève de Vinet (puisqu'il accomplit dès 1835 un ministère dans l'Eglise française de Londres), il subit cependant l'influence de ce maître. Rentré au pays en 1842, il fut suffragant à Vevey, et démissionna en 1845. Dès 1849 il enseigne à la Faculté libre qui vient de se fonder. On lui doit deux études sur les événements ecclésiastiques vaudois du milieu du siècle passé[4].

François Bertholet, né en 1814, était, avec Louis Bridel et Adolphe Lèbre, un des amis de cœur de Ch. Secrétan. C'était une belle nature spirituelle, une *âme* d'une réelle profondeur. Dans ses ministères successifs, à Gryon (comme suffragant) dès 1837, à Aigle comme pasteur de l'Oratoire, puis en France à Sens et à Lyon, enfin dès 1854 à Genève (à l'Eglise évangélique), il accomplit une œuvre féconde. Il est certain que, durant ses études, il donna à ceux de son entourage immédiat, à l'auditoire et à Zofingue, un peu de cette force spirituelle qu'il devait répandre si abondamment plus tard. Dans une lettre de 1836, Secrétan le qualifie d'«ami préféré», d'«âme à chérir et à rechercher sur la terre», de «frère en Christ qui marche franchement sur le terrain... où je ne puis entrer».

Avec Louis Bridel, nous avons affaire à un étudiant qui a joué à Zofingue dont il fit partie de 1831 à 1836, un rôle de tout premier plan. Fils de Philippe-Louis Bridel, ce jeune homme présida la section vaudoise presque durant 2 ans (1834 à 1836). C'est vraiment un record, si l'on songe que, depuis plus de quarante ans, la présidence — comme les autres charges du Comité, du reste — est devenue semestrielle. — Ce prédicateur «puissant

---

[3] *Henri Meylan: La Haute Ecole de Lausanne*, 1537—1937, Lausanne 1937, p. 87 s.

[4] Fondation de l'Eglise libre vaudoise par un certain nombre de pasteurs nationaux qui refusent de se soumettre aux ordres du gouvernement radical issu de la révolution de février 1845.

et distingué», qui fut pasteur successivement à Echallens, Coppet et Morges, s'établit en 1840 à Paris, comme conducteur de l'Eglise libre de la rue Taitbout. En 1843 déjà il quitte le clergé national vaudois. En 1855 il est de retour à Lausanne, comme «adjoint» de son père à l'Eglise libre; il le remplace dès l'année suivante, Philippe-Louis ayant succombé brusquement à une attaque de fièvre, au retour d'un Synode tenu à Nîmes. — A part quelques articles dans le *Chrétien évangélique*, il a très peu écrit.

Né en 1814, Adolphe Lèbre était originaire du Hérault. Son père, officier d'artillerie, devint bourgeois de Lausanne en 1831. Nature fine et délicate, le jeune Adolphe était un mélange à la fois de pondération et de vigueur. Belle et haute intelligence, que captivaient les audaces de la pensée. Théoricien hardi capable de tout comprendre et de tout embrasser. Mais surtout homme de cœur. C'est de lui que Vinet a dit: «Je n'ai jamais connu un amant plus sincère, plus désintéressé de la vérité. C'est un esprit de philosophe dans un cœur de chrétien[5]».

Collaborateur fidèle de la *Revue suisse*, du *Semeur* (de Paris) et de la *Revue des deux Mondes*, Lèbre mourut en 1844 déjà, à 30 ans. Il a laissé de brèves études d'ethnographie, de philosophie et de sociologie[6].

De deux ans plus âgé que Ch. Secrétan, Frédéric Monneron avait fait des études de théologie à Lausanne. Mais il songeait à l'enseignement, et, s'il se rendit comme tant d'autres à Munich en 1836, c'était pour y pousser l'étude des langues classiques. Il n'a pas été l'élève de Vinet. Mais il était fait pour le comprendre. Il s'en est allé à 24 ans, n'ayant pas pu traverser victorieusement une crise d'angoisse morale très profonde. Ses poésies, recueillies et publiées par ses amis après sa mort tragique[7], sont toutes dans la même ligne: La vie qui est la nôtre n'est pas la véritable vie. Ce monde a trop de ténèbres pour que notre âme, fille de la lumière, puisse y trouver sa patrie. Puisque l'harmonie après laquelle nous soupirons n'existe pas ici-bas, elle doit être *ailleurs*. C'est la conviction de tout poète, et «la poésie ne s'abjure pas».

Henri Durand, poète lui aussi, était un peu plus jeune. Né en 1818, il fut emporté, à 24 ans également, par une phtisie. Il étudiait la théologie et fut élève de Vinet. Mais jusqu'à son départ pour l'Allemagne, en 1839, ses préoccupations avaient été plutôt littéraires. Vingt-et-un ans le séparaient de son professeur. Entre eux deux existait cependant une solide amitié. Il suffit, pour s'en rendre compte, de lire la *Notice*, débordante d'émotion, que Vinet a rédigée comme préface à la publication posthume de ses *Poésies*[8]. Pour l'aîné comme pour le cadet, la nature — profondément aimée

---

[5] N° 53 du Fonds Vinet (Dossier Verny). Bibliothèque de la Faculté de théologie de l'Eglise libre de Lausanne.

[6] Publiées en un volume: *Oeuvres d'Adolphe Lèbre*, Lausanne, 1856.

[7] F. Monneron étudia successivement à Lausanne, Munich et Göttingue. Il devait mourir tragiquement dans cette dernière ville en 1837. Ses *Poésies* ont connu deux éditions: 1852 et 1879.

[8] *Poésies de H. Durand.* Lausanne, 1842.

— n'était pourtant qu'une «musique sans texte» en regard de la Parole de Dieu.

Pour ne pas allonger, nous ne disons rien ni de Fivaz, ni de Puenzieux, ni d'Euler, ni de Henri Berthoud. — Charles Secrétan, qui n'a fait qu'un semestre de théologie avant de passer en droit, n'a jamais été l'élève d'Alexandre Vinet. En revanche, on le sait, ces deux hommes furent amis. Le cadet donna souvent à son aîné de réels soucis, à cause de la hardiesse de sa pensée. Ce sont là choses trop connues pour que nous nous y arrêtions.

Frédéric Espérandieu, enfin, vécut de 1812 à 1890. Dès 1839 il dirige la *Revue suisse*. De 1839 à 1845 il est pasteur à Ouchy, puis s'engage au service de la jeune Eglise libre. Le 30 août 1848, il fut arrêté pour «délit de culte». Résolu de ne céder qu'à la force, il avait fermé les portes de sa maison de Beau-Séjour d'en bas. A deux reprises l'huissier, venu pour l'arrêter, lit du dehors l'ordre du gouvernement. L'intéressé écoutait de la fenêtre, et protestait catégoriquement. Un des gendarmes s'en va alors quérir le serrurier, la porte est crochetée... et Espérandieu se laisse faire. Condamné à la «rélégation» dans sa commune d'origine, Vevey, il partit pour la Floride.

Ce qui frappe avant tout, dans l'attitude des jeunes de cette époque, c'est le profond sérieux qu'ils mettent à tout ce qu'ils font. A leurs études, cela va de soi, puisque par elles ils se préparent au saint ministère. Mais aussi à leur activité zofingienne. Sous la casquette blanche, ils ne sont pas d'abord des étudiants qui se délassent et s'amusent, mais des *croyants* qui connaissent leur responsabilité envers Dieu et envers leur pays.

Ecoutons le début du Rapport annuel 1832—1833, dû à Charles Baup[9]: «Pour moi l'homme n'est homme que parce qu'il est libre, ...que parce qu'il a un caractère moral: donnant pour définition de la liberté qu'elle est l'activité dans la sphère du vrai bien, je demande à l'homme jusqu'à quel point il s'est approché de cet idéal. — Pour une société il en est de même: c'est à sa moralité que je regarde, je la juge d'après la loi morale, et je rends responsable de ses actes chacun de ses membres, pour la part qui lui appartient... Aussi, pour ce qui concerne la Société de Zofingue et la vie de notre section en particulier..., je m'efforcerai de déterminer l'influence morale qu'a exercée chacun des éléments de notre activité...»

Baup rappelle — cela avait donc frappé — qu'un des membres de la section a présenté une composition intitulée: «Le jeune homme et l'avenir.» S'adressant à la jeunesse croyante, il disait: «C'est une belle œuvre que la tienne, celle d'annoncer Dieu, celle de créer de nouveau l'Humanité; regarde au ciel et ton bras sera fort, car tu verras autre chose que ce monde; ta récompense sera la vie céleste; mais si tu recules..., ton Dieu te repoussera du pied quand tu oseras te présenter à Lui. Va donc, va où le ciel t'appelle,

---

[9] Archives de la section vaudoise de la Société de Zofingue, déposées aux Archives cantonales vaudoises, Lausanne. Cahier G. II, pp. 2 et 3.

nous nous te suivrons..., glanant dans ta moisson jusqu'à ce que nous soyons nous aussi des missionnaires de Dieu...[10].»

Dès lors, dans presque chacune des séances hebdomadaires, on entend un mot dans ce sens. Tant et si bien que «môniers» et «anti-môniers» — entendez: partisans du Réveil et ceux qui «n'en sont pas», en viennent aux prises. La famille Secrétan est profondément divisée sur le plan zofingien. Nous avons raconté ailleurs le débat très vif entre le frère aîné Edouard, le futur professeur de droit, dialecticien redoutable, rationaliste et esprit fort, le seul qui eût un «système conséquent» à opposer aux idées chrétiennes, à en croire ses camarades — et son cadet Charles, le futur philosophe, défenseur convaincu du mouvement religieux qui se manifestait au sein de l'académie.

Comme il arrive toujours, le résultat de cette attaque alla à fins contraires: les défenseurs du Réveil gagnèrent des points. Preuve en soit le nombre des répliques. L'une, entr'autres, mettant de côté toute considération personnelle, «s'appliqua à montrer quelques-uns des rapports du christianisme avec le patriotisme, en indiquant... l'influence que de sincères convictions religieuses doivent exercer sur la vie du zofingien». Le fragment qui termine cet exposé donne une idée très claire de ce que désiraient ceux que l'on avait attaqués: «Zofingiens, pensez-y bien, un double devoir nous est imposé. Songez d'abord à l'Eternité qui est devant vous; pensez au moyen de salut; saisissez celui qui vous est offert. Et puis — c'est le point sur lequel j'insiste à cette heure — souvenez-vous que vous êtes redevables à la Patrie avant tout de votre moralité; dans l'ordre actuel, tout se tient dans la chaîne des êtres moraux; nous portons la peine de ceux qui nous ont précédés, nous sommes soumis à leur influence en bien et en mal; et nous transmettons à nos descendants un bon ou un funeste héritage; nous pouvons nous rattacher à la chaîne comme un chaînon de mort pour transmettre la mort après nous; ou commencer une vie nouvelle [en] Dieu, pour porter beaucoup de fruits, attirer autour de nous et devant nous d'abondantes bénédictions. Puissions-nous tous choisir cette bonne part! Heureuse la Suisse dont tous les fils seront chrétiens[11]!»

L'année suivante, un autre rapporteur — Frédéric Espérandieu — se plaît à relever que bien des Zofingiens, dans la section vaudoise en particulier, ont compris que, dans leur vie estudiantine comme partout ailleurs, ils devaient se placer «sous la bénédiction de Dieu, de laquelle premièrement dépend la bonheur de la Patrie».

Il se réjouit d'autant plus de pouvoir se livrer à cette constatation qu'un germe de «dissention» (sic), dit-il, «nous avait été légué par l'année précédente. En effet plusieurs d'entre nous qui, jusqu'alors, avaient vécu d'une vie aimable et joyeuse, mais à peu près toute extérieure, sentirent s'éveiller avec force en eux la foi chrétienne; amenés à réfléchir sur les im-

[10] *Ibid.*, p. 7.
[11] *Ibid.*, p. 8.

portantes questions qui intéressent l'âme de l'homme, ils furent pénétrés de la solution que le christianisme en donne; ils s'apperçurent (sic) qu'il se faisait en eux un changement puissant qui remplissait tout leur être de joye et de paix; ils furent aussi naturellement portés à se confier aux amis qui, jusqu'alors, avaient été les confidents de leurs pensées les plus chères; ils parlèrent à leurs frères de Zofingue de leur foi, de leurs espérances, du calme heureux dont ils jouissaient; pressés par l'amitié..., il espéraient devenir peut-être des instruments par lesquels leurs condisciples pouvaient être amenés aux mêmes bienfaits du Sauveur; voilà pourquoi ils parlèrent hautement de leurs nouvelles croyances, *d'autant plus qu'ils voyaient en elles la réalisation du véritable but de la Société.* Mais ces communications d'amis à amis ne furent pas reçues avec faveur par plusieurs d'entre nous, les uns en plaisantaient, les autres en étaient aigris et craignaient de voir la Société transformée en assemblée religieuse. Ce fait... n'étonna personne, car chacun savait que les doctrines chrétiennes sont généralement mal reçues par ceux qui n'en font pas la base de leur conduite, parce qu'elles froissent singulièrement l'amour propre et les idées qu'on s'était faites de ses plaisirs et de ses jouissances. L'année précédente il y avait eu déjà quelques discussions assez vives, quelques frottements assez pénibles; l'année suivante nous en avions évité le renouvellement pendant les premières séances, mais un article du Pantologue qui blâmait une chanson trop libre chantée au second acte précédent, ramena parmi nous une certaine aigreur; plusieurs zofingiens crurent voir dans cet article une attaque du parti religieux, et l'un d'eux lut la séance suivante une composition... dont le ton acerbe et agressif aurait pu facilement exiter les passions qui ne l'étaient déjà que trop... Heureusement la majorité d'entre nous comprit le danger; de part et d'autre on laissa tomber l'affaire de cette altercation qui eût pu devenir mauvaise... On se rapprocha peut-être davantage; plusieurs membres qui s'étaient abstenus de venir aux seconds actes se réunirent de nouveau à leurs amis, souvent l'on fut gai, mais l'on put remarquer pendant tout le reste de l'année qu'il n'y avait plus dans la Société cette franche intimité qui fait tant de bien au cœur, et qui donne tant d'attrait aux réunions de jeunes gens. Les uns semblaient craindre de se voir mal reçus de ceux qui ne pensaient pas comme eux, les autres s'imaginaient parfois que si quelque Zofingien connu par ses idées religieuses venait s'asseoir au milieu d'eux, c'était comme pour les surveiller ou pour blâmer toute parole un peu gaie... Des deux côtés l'on fut injuste, et il en résulta un refroidissement sensible entre nous...[12].»

Loin de s'affliger des constatations qu'il est obligé de faire, et du changement survenu dans l'atmosphère de la Société, Espérandieu s'en réjouit. Autrefois chanter, boire et s'amuser de façon bruyante était l'«un des intérêts les plus vifs» de la vie zofingienne. Aujourd'hui on est particulièrement

[12] Archives de la section vaudoise de la Société de Zofingue G. II. Rapport 1833—34, *passim.*

attentif à la «moralité» avant d'admettre un nouveau membre. Autrefois on passait beaucoup de temps à discuter de l'influence que les Zofingiens devaient exercer sur leurs compatriotes; aujourd'hui on parle sensiblement moins, mais... on fait des gestes à l'adresse des malheureux: envers telle institution de bienfaisance ou envers telle école d'un village montagnard. Cela est tout nouveau. «Il s'est fait un progrès... et ce progrès est bon.» De quelque côté qu'il vienne, il faut donc le recevoir «avec joye».

L'auteur termine en engageant ses «frères» à poursuivre dans la nouvelle direction. «Mais avant de nous mettre en chemin, ployons le genou devant le Seigneur et faisons notre prière à celui qui peut, s'il lui retire son appui, faire disparaître comme le reflet d'une lueur mourante la Patrie suisse avec la poésie de ses rives, avec ses hauts faits, avec ses champs de bataille, avec ses espérances d'avenir; Zofingiens, prions, prions pour la Patrie, prions pour nos âmes et pour l'accomplissement de nos efforts, et surtout prions au nom du Sauveur sans lequel la prière n'est que comme le vent de la nuit qui murmure dans les ténèbres et dont nul ne comprend le langage[13].»

Le rapport relatif à la vie zofingienne durant l'année suivante est plus intéressant encore[14]. Il est dû à la plume alerte d'Adolphe Lèbre et nous permet de pénétrer au cœur même des préoccupations quotidiennes de la section vaudoise.

A elles seules les élections du début de l'hiver — nomination du Comité — laissent deviner l'ardeur des divisions internes et le passion qu'y apporte chacun des deux partis. Il ne faut pas moins de trois tours de scrutin pour arriver à désigner un président. Tous les membres le comprennent, ces élections auront une réelle influence sur la vie [zofingienne] de l'année tout entière. Pour les uns — les «mômiers» — il s'agit de conserver «un avantage péniblement acquis»; pour les anti-mômiers, de regagner une position perdue. Au troisième tour Louis Bridel est placé à la tête de la section par 26 voix sur 44 votants. Il est immédiatement «contré» par la nomination, à la vice-présidence, d'un «anti-mômier» notoire: Edouard Secrétan. Comme il y a trois membres au Comité seulement, la désignation du «boursier» revêt une importance capitale... C'est le nom de Fisch, un membre du «camp» Bridel, qui sort des urnes. Les sourcils de ceux de la minorité se froncent: Pas de doute, on est vaincu par les mômiers!

Lèbre fait alors devant nous la géographie spirituelle de la section. Dès longtemps deux partis la divisent. L'un, qui compte non seulement des théologiens, mais aussi des étudiants en droit et en philosophie. Pour ces Zofingiens-là, le christianisme est devenu vérité vivante et sérieuse. Sur les affirmations centrales de l'Evangile ils professent les opinions «désignées en France comme méthodistes, en Allemagne comme piétistes». S'efforçant de ne se rattacher à «aucune nuance religieuse humaine» — juvénile illusion! — ils cherchent à n'avoir pour maître et pour conseiller que Dieu,

---

[13] *Ibid., in fine.*

[14] *Ibid.*, Rapport 1834—35, *passim.*

Jésus-Christ et le Saint-Esprit, qu'ils connaissent par la Bible. A leurs yeux le péché est la source de toutes les misères humaines individuelles et de toutes les plaies sociales. Comme le christianisme apporte seul un remède au péché, il est seul capable de faire disparaître les maux qui affligent la société. C'est pourquoi l'action des étudiants qui professent ces idées est inflexiblement déterminée. Ils cherchent à montrer — selon les termes de Lèbre — la nécessité du christianisme pour la vie d'un pays; ils font fréquemment l'apologie de la religion du Christ dans la salle des séances. Et ils protestent vigoureusement contre tout ce qui leur paraît hostile à l'esprit chrétien.

Ceux qui ne partageaient pas ces opinions prirent peur. Un grand nombre leur était directement opposé et en redoutait «l'invasion». Plusieurs autres, «sans blâmer directement ces idées», ne croyaient pas nécessaire d'en faire la règle de la Société de Zofingue. «N'aimons-nous par nous aussi notre patrie?... A quoi serviraient des discussions théologiques? Certes pas à nous rendre plus suisses, mais à semer l'aigreur et les discordes. — A quelques-uns l'objet des discussions déplaisait fort: ils ne pouvaient souffrir de retrouver dans la salle de nos séances les paroles qu'ils fuyaient dans les auditoires et sur la cour du Collège». Les joyeux étudiants nés pour une aimable insouciance et pour un gracieux plaisir s'effrayaient aussi: ils avaient peur de voir s'en aller la gaîté franche, libre, folle peut-être mais affectueuse dont ils sentaient le besoin. Tout allait-il prendre blême visage, ascétique figure? Le second acte perdrait-il... sa capricieuse fantaisie et le charme de son abandon?... — Ce parti n'avait guère d'unité que dans son opposition même.» Ses membres? De bons garçons, un tant soit peu épicuriens, s'abandonnant volontiers au nonchaloir.

Et puis, comme c'est toujours le cas, entre les deux partis extrêmes, un troisième groupe, «formé de quelques esprits sages, modérés, conciliateurs,... blâmant les excès, bien vus de tous, écoutés du petit nombre».

Au commencement de l'année précédente, le «schisme» entre les deux partis adverses avait été si fort qu'on avait pu craindre la démission en masse de la moitié de la section. Puis les esprits s'étaient calmés, la tolérance avait fait des progrès de part et d'autre. L'amitié — mais aussi la lassitude — avaient ramené la paix. Il faut ajouter que le président Louis Bridel y était pour beaucoup: «esprit sage, consciencieux, il cache sous sa réserve beaucoup d'amitié et de sentiment», comme le relève Lèbre. «Actif, habile, il sait amener à ses fins sans jamais employer de mauvais moyens.» Il est admirablement appuyé par «notre excellent Fivaz», un vétéran de la Société: partisan zélé des idées religieuses, mais «une bonne tête», un caractère très indépendant, respecté, aimé, écouté de tous.

A peine la paix est-elle revenue sur le plan religieux, qu'elle disparaît sur celui de la politique intérieure helvétique. En février 1835, au retour de la fête de Rolle, la section fut ébranlée par un des plus furieux orages qu'elle ait connus. Venait de paraître la traduction française d'une brochure pu-

bliée l'année précédente à Saint-Gall sur la constituante fédérale[15]. Des principes, contestés par beaucoup, y étaient défendus avec talent et un ardent patriotisme. Belle occasion pour les amateurs de tapage! «Nos politiques, écrit Lèbre, la saisirent avec empressement.» Le très jeune Puenzieux propose d'acheter deux-cents exemplaires de cette plaquette afin de la répandre partout où elle n'est pas connue. — Une vive opposition se dessine: ce geste public va associer la Zofingue vaudoise «à des sociétés mal célèbres auprès d'un grand nombre», et l'entraîner «dans une vie peu convenable à notre âge, et où notre inexpérience et notre ignorance nous égareraient sûrement». Mais les partisans de la proposition «ne cachaient pas... que, si elle était rejetée, ils seraient prêts à quitter la société comme antilibérale, sans patriotisme ou sans courage». De part et d'autre, grave tension ...

En vrais Vaudois, les Zofingiens de 1835... décident... de ne rien décider pour l'instant et de renvoyer à quinzaine!

Le jour du second débat, de façon inattendue Charles Secrétan est là, rentré à l'instant de Bâle. «On le connaissait pour un des redoutables adversaires de la démarche proposée et son arrivée soudaine semblait un funeste présage pour elle: quelques uns... auraient autant aimé lui souhaiter la bienvenue le lendemain matin...»

Edouard Secrétan combattit brillamment le système politique de la brochure. — Charles, lui, s'en tint à l'examen de la démarche suggérée: à ses yeux elle ne convenait point; «les jeunes gens devaient agir partout où des œuvres généralement approuvées, reconnues bonnes de tous demandaient le concours des citoyens; mais... là où le doute était grand,... là où les hommes les plus droits et les plus éclairés se trouvaient divisés, alors on ne pouvait prendre un parti avec maturité, bon sens et sagesse que par suite de longues réflexions; ...dans la première jeunesse il fallait se borner à l'étude, à la méditation, et savoir accepter une tâche qui pour être humble n'en était pas moins utile...[16]».

Et la proposition Puenzieux fut enterrée par 42 voix contre 21!

Si nous en croyons Henri Euler, l'année 1835—1836 fut caractérisée chez les étudiants lausannois par un «manque de vie littéraire». Ce fait s'explique surtout parce que «nos coryphées» ne sont plus là... ou ont «pris la porte». Ch. Secrétan, «qui avait beaucoup contribué auparavant à diriger nos occupations littéraires», était à Munich. Lèbre qui, l'année précédente, «nous avait donné plus d'un morceau d'histoire», venait de partir pour cette ville. «Toutes nos meilleures têtes passaient ainsi en Bavière et laissaient la section au dépourvu».

Quant aux «tendances religieuses», Euler cherche à en brosser un tableau

---

[15] Il s'agit de *Schweizerbart et Treuherz*, de Thomas Bornhauser, traduit de l'allemand par J. L. B. Leresche, ministre du saint evangile, Lausanne, chez Georges Rouiller, 1835. In-12°, 71 p.

[16] Archives de la section vaudoise de la Société de Zofingue. Rapport 1834—35, *in fine*.

aussi authentique que possible[17]. Rien de plus naturel, dit-il, que ceux qui ont embrassé une doctrine cherchent à la faire prévaloir autour d'eux. Mais on se tromperait beaucoup si l'on oubliait que la bonne humeur et la gaîté peuvent fort bien s'allier, chez le chrétien, à une piété véritable. Ni Luther, ni les autres réformateurs n'ont été des hommes d'une perpétuelle austérité. «C'est à tort qu'on croit voir [à Zofingue] des faces puritaines, de fréquents sermons ou des réprimandes exagérées... On paraît [aujourd'hui] assez bien comprendre la tolérance, et la différence d'opinions religieuses n'entraîne point l'antipathie personnelle... La partie religieuse de notre section demande seulement pour elle les égards qu'elle accorde à d'autres... [Ceux qui la constituent] assistent à nos seconds actes, ou si quelques-uns se retirent de bonne heure, c'est qu'ils ont surtout pris l'habitude... du travail et que plusieurs de nos seconds actes eussent ennuyé tout autres que des mômiers.

Pour ceux-ci, personne mieux que moi n'a pu les juger, car à notre retour de Morat je fis voyage avec eux. N'ayant point trouvé de place, on me mit sur le devant de leur voiture. C'était un dimanche matin... J'entendis lire [quelque chose] et j'écoutai. C'était la Bible, et eux c'était des mômiers, ce qui fut prouvé encore à notre arrivée à Payerne en ce qu'ils allèrent au sermon qui sonnait avant de se mettre à déjeuner. Lorsque nous fûmes repartis ils entonnèrent longtemps à l'unisson des chants patriotiques; puis, devenant de plus en plus folâtres, ils passèrent à l'onomatopée, récitant tout à la fois et tour à tour des syllabes nasillardes ou mélancoliques dont les unes rappelaient le gémissement des grenouilles, d'autres le cri plaintif des petits crapauds; c'était un ménage aquatique à s'y méprendre, et si je n'eusse eu l'esprit bien frappé que c'était des mômiers, je les aurais pris pour un étang...[18]».

Voilà, n'est-ce pas, qui est rassurant?

Henri Berthoud, étudiant en théologie lui aussi, nous renseigne sur l'état d'esprit des étudiants vaudois quelques mois avant l'arrivée de Vinet à Lausanne[19]. Il signale un esprit de tolérance général, «une acitivité littéraire prodigieuse», et même, après avoir ouï des travaux de longue haleine, une patience «à supporter les discussions assommantes que quelques orateurs se plaisaient parfois à prolonger au delà de plusieurs heures par des développements sans fin et des subtilités inconcevables»; outre cela une attention sérieuse pour les choses importantes et un amour sincère de la patrie.

Mais — et c'est moins rassurant que les remarques de Euler — il relève un autre trait qui, au premier coup d'œil, fait ombre «dans le tableau de notre vie»: c'est «un certain sérieux glacial répandu sur toutes les figures... un air sombre, nuageux [effet du Réveil religieux], à travers lequel un

---

[17] *Ibid.*, Rapport 1835—36, *passim*.

[18] *Ibid.*, *Ibid.*

[19] *Ibid.*, Rapport 1836—37. Vinet rentra à Lausanne à l'automne 1837 et fut installé solennellement dans sa chaire académique le 1er novembre.

rayon de franche gaîté a bien de la peine à passer. On voit que chaque âme couve dans son sein une grave pensée, dont elle ne peut se défaire même au milieu des verres et des bouteilles du second acte...».

Pourtant les «querelles religieuses», et les «querelles politiques» qui leur avaient succédé, «qui nous firent passer au moins quatre années dans les orages» ont disparu «sans presque laisser aucune trace». Cela s'explique, selon Berthoud, par deux raisons: les plus hardis champions du prosélytisme religieux et du prosélytisme politique ont achevé leurs études à Lausanne et ont quitté la section vaudoise; en outre une sorte de lassitude s'empare toujours des esprits après de longues luttes.

On l'aura constaté, Charles Secrétan n'a pas souvent été mentionné. Nous n'avons rien perdu pour attendre. Jusqu'ici — dit le Rapport 1836–1837 — cet étudiant «doué d'un savoir remarquable pour son âge et d'une facilité extraordinaire à en tirer parti dans toutes les circonstances» n'avait pas encore été du Comité. Mais, comme «on avait peur de son éloquence débordante», on voulut «lui mettre un frein en le nommant secrétaire. Vous verrez si l'on réussit à lui fermer la bouche...» Après les quatre séances de novembre 1836, que l'on pouvait qualifier de bonnes, on commença à se plaindre: «Ch. Secrétan se mettait [vraiment] trop en avant et paraissait vouloir mener tout seul les affaires. C'est lui, disait-on, qui occupe la plus grande partie des discussions; il se croit obligé de décider de tout pour les autres. Je ne saurais vous dire, chers confédérés, écrit Berthoud[20], jusqu'à quel point le reproche était fondé ou non; mais ce que je puis affirmer, c'est que l'on aurait dû commencer par étudier soi-même un peu mieux,... par apprendre à approfondir les questions aussi bien que le faisait Ch. Secrétan; et alors peut-être, voyant qu'il avait à faire (sic) à des hommes instruits, et non pas à de vrais nonchalants comme nous le sommes, il eût senti le besoin de moins parler, de moins développer, de moins expliquer. Car il est bien vrai qu'il avait un peu l'air de faire toute la besogne pour nous. Mais... plût à Dieu que tous les Zofingiens eussent compris comme lui notre association et les devoirs qu'elle nous impose... Il a travaillé cette année [pour la société] plus que tous ses détracteurs ensemble... Enfin il nous a lu pendant quatre séances son mémoire sur le projet d'organisation de l'académie[21]. ...Cet ouvrage distingué fit une telle impression sur le Conseil d'Etat qu'il changea tout à fait son projet, et adopta plusieurs points de vue essentiels mis en avant par Ch. Secrétan... Nous n'avons donc pas à regretter le dégoût que quelques membres se sont permis de prendre pour nos séances, disant que Secrétant les ennuyait... Que de tels Zofingiens se retirent seulement...: l'orgueil de l'ignorance n'a pas sa place à côté de l'ardeur du talent...».

A noter que tel des seconds actes amena ce que le chroniqueur qualifie

---

[20] Ce Rapport est adressé aux sections sœurs.

[21] *Des nouveaux projets de loi sur le Collège et l'Académie*, courtes observations par Ch. Secrétan, étudiant en droit. Lausanne, Imprimerie Marc Ducloux, 1837.

de graves incidents: «Ch. Secrétan, seul en un coin de table, méditait près de sa bouteille de bière. Tout à coup il se lève, remercie la section de vous avoir envoyé sa brochure, et commence à nous développer quelques idées sur l'instruction publique dans notre canton; mais le bruit des verres, des mâchoires, des tables et des chaises l'interrompant sans cesse, il s'assied brusquement, enfonce son petit chapeau sur ses yeux, se relève et quitte la salle. Alors Bridel prend la parole; il admoneste amicalement et franchement la section pour le peu d'égards qu'elle témoigne à un membre aussi dévoué et aussi utile à la Société de Zofingue; il nous accuse de ne pas comprendre la chaleur de vie de Ch. Secrétan: «chaleur dont les manifestations sont quelquefois désagréables, il est vrai, mais qu'il faut savoir pardonner, puisqu'elles ne partent jamais d'un sentiment malveillant, mais au contraire très affectueux. Ces paroles, dit le chroniqueur, furent accueillies avec calme; on sentait qu'elles étaient vraies...[22]».

Cette remarque souligne une fois de plus l'ascendant du futur pasteur de Paris sur tous ses camarades.

Un peu plus tard, nouvelle alerte, toujours à cause de Secrétan! Le comité avait nommé une commission permanente, chargée d'étudier la création d'une société d'Anciens Zofingiens. Il propose de lui donner pleins pouvoirs. «De là... une discussion de plus de deux heures pendant laquelle Ch. Secrétan jouait tout seul le rôle du Comité, modifiant la proposition suivant la tournure que prenait la discussion. C'était lui qui faisait tout. Quant au Comité, il assistait à la délibération comme le public aux tribunes du Grand Conseil. Il ne savait pas ce qu'il voulait, comment aurait-il su motiver sa demande? Ch. Secrétan pensait pour lui, parlait pour lui, agissait même pour lui. Une fois Ch. Secrétan hors de la ligne en cette occasion, que pouvait faire ce pauvre Comité? Rien, car un corps sans âme est mort...»

C'est encore Berthoud, au terme de son long message, qui sonne le glas, pour ainsi dire, de l'activité des «mômiers» en la Zofingue de Lausanne. «Vous serez peut-être étonnés, écrit-il, de ne plus entendre parler de cette vie religieuse dont nos rapports précédents faisaient mention. A ce propos je n'ai qu'à rappeler ce que disait celui de Lèbre en 1835, en parlant des Zofingiens réveillés. Leur conversion se manifestait alors plus par des *formes* nouvelles et par un nouveau *langage* que par la charité intérieure; mais aujourd'hui elle ne se manifeste guère, et l'on peut dire comme alors: L'activité ne leur manque pas; elle est naturelle à leurs convictions, et se pratique plus aisément que les réformes du cœur. Mais cette activité elle-même a peu produit pour la Société...; elle s'est plutôt semée au dehors; je n'ai donc pas à m'en occuper.»

Enfin, un an après le retour de Vinet à Lausanne, Henri Durand, le jeune poète, relate comme suit la vie estudiantine durant l'année académique qui vient de s'achever[23]:

---

[22] Archives de la section vaudoise de la Société de Zofingue. Rapport 1836—37, *passim*.

[23] *Ibid.*, Rapport 1837—38, *in limine*.

«Autrefois [lors de la nomination du Comité] il était important de signaler quel parti paraissait prévaloir dès les premières votations, et cela se calculait d'après les représentants que chacun de ces partis avait dans les individus nommés. Maintenant que nous n'avons plus de partis, on peut dire néanmoins que toutes les couleurs (puisqu'heureusement nous avons encore des couleurs, des nuances diverses) eurent leurs représentants, même celle de l'indifférence. Et à vrai dire c'était un témoignage du bon esprit et de l'union de la Section...»

Plus de partis, mais des nuances. Est-il permis, de déceler, dans ce fait — déjà — un résultat de l'influence de Vinet sur ses étudiants? Nous ne voyons pas ce qui interdirait de le faire. Alexandre Vinet ne fut-il pas par excellence l'homme des nuances, le penseur religieux qui s'est toujours refusé à croire que *toute* la vérité de l'Evangile pût être exprimée par une seule formule, mais que chaque expression théologique mûrement choisie traduit sur le plan intellectuel un aspect de la révélation de Dieu?